quelques cas bien tranchés que nous avons pu poser comme l'archétype de la gastrorrhée (A), combien de cas équivoques, ambigus, obscurs! Ne rêvons pas gastrite et cancer toutes les fois que nous nous trouverons en présence d'une gastrorrhée. Mais pourtant il importe de se rappeler que la supersécrétion muqueuse est un phénomène qui peut tenir à une gastrite chronique (454. D. δ.), et, par conséquent, aussi, à un cancer de l'estomac. Pour procéder par exclusion au diagnostic de la gastrorrhée, ayons donc toujours présentes à l'esprit les remarques et les réflexions que nous avons faites concernant le diagnostic de l'une et l'autre de ces deux maladies-là. (456. — et 843.)

I. Si, chez un individu donné, nous sommes en droit de croire, tout bien considéré, à l'existence d'une simple gastrorrhée, il résulte de tout ce qui précède que le pronostic ne doit rien avoir de sinistre.

J. Médicamentation alcaline (132. D. ε.) par le bi-carbonate sodique, par les eaux de Vichy naturelles ou artificielles, en cas de gastrorrhée acide. Le cachou, l'absinthe, l'aloës, la rhubarbe et autres médicamens amers réussissent assez souvent à diminuer la supersécrétion glaireuse de l'estomac, et à faciliter la digestion devenue plus ou moins lente et pénible par suite de cette supersécrétion même. Un vomitif, et surtout l'ipécacuanha, convient de temps à autre, quand l'estomac ne se délivre pas facilement des glaires qui le surchargent. Purgatifs dans le même but, et aussi dans le but d'entretenir la liberté du ventre, et de constituer, au besoin, un flux supplémentaire. Régler sévèrement le choix et la mesure des alimens et des boissons, suivant les conditions que l'expérience aura montré être les moins propres à exciter, chez le malade donné, la supersécrétion gastrique, les mieux en harmonie avec l'idiosyncrasie de ce malade : ce qui bien souvent, il faut l'avouer, exige beaucoup de tâtonnemens préalables.

M. Roche dit avoir obtenu un succès très prompt en employant à la fois l'extrait gommeux d'opium à la dose d'un demi-grain à un grain, et la magnésie calcinée à la dose d'une cuillerée à bouche dans un demi-verre d'eau sucrée tous les soirs, chez deux malades qui tous les matins, à leur réveil, vomissaient une quantité considérable d'un mucus limpide. C'est par les eaux de Vichy, l'aloës et un régime approprié que j'ai réussi à guérir la gastrorrhée du vieillard goutteux dont je parlais tout-à-l'heure (F). M. Chomel, dans l'article cité, proposait l'emploi des anti-catarrhaux (132. G. π.), goudron, térébenthine de Venise, baume de copahu, etc.; il en appelait à l'expérience pour apprécier l'efficacité de ces médicamens dans le cas qui nous occupe. Le problème est encore à résoudre. La difficulté est de trouver une personne qui se soumette à l'emploi longtemps prolongé de médicamens si nauséabonds, si dégoûtans, si antipathiques à l'estomac, dans l'espoir incertain de tarir un flux qui, après tout, est peut-être une incommodité moindre que celle d'une pareille médicamentation.

ARTICLE IV.

ENTÉRORRHÉE.

(Auteurs contemporains. — De Ἐντερον, intestin. — Voir ci-dessus, article II.)

980. *Bibliographie.* — ALIBERT. — (*Nosologie naturelle*, famille II, Entéroses, genr. II, *Entérorrhée*). — Voir particulièrement les espèces 1re (*E. stercorale*), 4e (*E. séreuse*), et 6e (*E. laiteuse.* — Diarrhée chez les nouvelles accouchées, notamment à titre de flux supplémentaire de la sécrétion lactée. Mais là, il faut l'avouer, la présence de l'entérite est bien souvent impossible à méconnaître.)

ROCHE. — (Dans le *Dict. de méd. et de chir. prat.*, t. VI, p. 287-96). — Article *Diarrhée.*

DALMAS. — (Dans le *Répert.*, t. X, p. 269-78). — Art. *Diarrhée.*

SOCQUET. *De l'emploi des stimulans dans certaines diarrhées aiguës.* (Dans la *Revue médicale*, novembre 1844.)

981. *Bref aperçu.* — Nous adoptons le nom d'entérorrhée et le réservons exclusivement pour désigner, dans notre famille des flux (961), un genre dû à la supersécrétion de la muqueuse intestinale, — en d'autres termes, une affection ayant pour phénomène essentiel et fondamental cette supersécrétion, qui là se produit seule et par elle-même, ou, pour mieux dire, sans entérite. Au surplus, c'est là un cas à peu près unanimement reconnu par les auteurs, sous diverses dénominations plus ou moins exactes, plus ou moins propres à en donner une juste idée : Diarrhée nerveuse, de M. Roche (*loc. cit.*); Diarrhée catarrhale de M. Grisolle (*Tr. élém. et prat. de path.*, t. Ier, p. 746), contrairement à l'usage de bien des auteurs, et notamment de Pinel, qui entendaient par là une entérite (66. — et 465. B.); Hydrentérorrhée, de M. Piorry (*Tr. de méd. prat.*, t. V, pag. 292), etc., etc.

Entre ces deux mots, entérorrhée et diarrhée, consacrons formellement la même distinction qu'entre ceux de sialorrhée et de ptyalisme. La diarrhée, ainsi que le ptyalisme, est un symptôme (46. F. α.); et les causes intérieures de ce symptôme ne sont pas moins variées que les diverses formes sous lesquelles il se manifeste. L'entérorrhée, comme la sialorrhée, est, au point de vue de la nosographie organique, une maladie particulière et bien distincte; et cette maladie-là ne peut avoir pour symptôme, entre toutes les formes de la diarrhée, que les diarrhées stercorales, séreuses ou glaireuses.

Mais, il faut l'avouer franchement, combien de doutes, combien d'obscurités, combien de lacunes l'histoire de l'entérorrhée ne présente-t-elle pas, dans l'état actuel de la science! Voilà pourquoi nous n'essaierons même pas à tracer un tableau complet et régulier de cette maladie. Force nous est bien de nous borner à quelques vues tronquées et très imparfaites.

Assurément, par la théorie seule, en nous appuyant sur les données physiologiques et sur l'analogie (car il y a des membranes muqueuses dont nos yeux peuvent voir la supersécrétion se faire idiopathiquement et sans inflammation), nous serions conduits à proclamer, *à priori*, la réalité de l'entérorrhée. Mais, en outre, la pratique nous présente des cas où il n'est guère permis de méconnaître ce flux. Tels sont les cas qui suivent :

1° Sous le coup d'une vive frayeur, ou d'un cruel chagrin subitement causé par une funeste nouvelle, aussitôt se déclare une diarrhée, d'abord stercorale, puis séreuse, qui cesse au bout de quelques heures. Évidemment, voilà une entérorrhée. Une inflammation ni ne peut naître ni ne disparaît aussi vite. Et, qu'y a-t-il, d'ailleurs, de bien surprenant à ce que l'intestin sue et pleure sous l'influence des émotions morales, comme il arrive tant de fois aux yeux de pleurer, comme il arrive à la peau, et surtout à celle des mains, de suer?

2° Un individu subit une brusque impression de froid, soit dans un état de moiteur, soit même dans le calme profond de la transpiration insensible: il quitte, par exemple, l'atmosphère chaude d'une salle à manger ou d'un salon pour s'exposer, insuffisamment vêtu, à l'action du grand air, à la fraîcheur perfide d'une soirée de printemps. A l'instant même, ou au bout de quelques minutes, survient une diarrhée plus ou moins abondante; et en quelques heures, parfois même en quelques minutes aussi, tout est fini. Ce n'est certainement pas là la manière d'être d'une entérite. Il y a là une entérorrhée: voilà tout. C'est un flux supplémentaire, une métastase de la transpiration répercutée par le froid. C'est un cas tout-à-fait analogue à ce qu'on voit arriver si communément sous l'influence des lotions d'eau froide, qui, faites à un moment même où la vessie vient de se vider, provoquent sur-le-champ l'émission d'une certaine quantité d'urine complétement aqueuse.

3° Autre fait moins fréquent que ceux qui précèdent, mais non moins réel, non moins authentiquement acquis à la science, qui l'a enregistré dans ses fastes sur le témoignage des observateurs les plus éminens: ce sont ces diarrhées séreuses, dites critiques, dont l'apparition subite et spontanée vient quelquefois mettre fin tout d'un coup à une ascite ou à quelque autre hydropisie. Il n'est vraiment pas permis, surtout lorsqu'une semblable diarrhée, malgré son abondance et sa rapidité n'a pour cortége ni coliques ni fièvre, de voir là autre chose qu'une entérorrhée, une évacuation métastatique de la sérosité qui constituait l'hydropisie.

4° Nous sommes bien près de penser que certaines diarrhées aiguës très abondantes, même avec coliques fort vives, sont tout simplement des cas d'entérorrhée. C'est lorsque les malades, d'abord jetés dans une asthénie soudaine par l'excès de leurs déperditions liquides, se rétablissent à merveille et tout-à-coup sous l'influence d'une médication stimulante, et se trouvent guéris presque aussitôt qu'ils cessent d'aller à la garde-robe. Telle n'est pas, encore un coup, la manière d'être d'une entérite qui serait assez étendue pour produire, s'il est permis de parler ainsi, une telle pluie de sérosité à l'intérieur de l'intestin. Quant à se rendre compte des coliques qui peuvent accompagner l'entérorrhée, rien de plus aisé que de les expliquer soit par l'hypérémie, soit par un état nerveux de l'intestin.

5° Enfin, il me paraît évident que l'administration des purgatifs, la plupart du temps du moins, ne va pas jusqu'à produire une véritable entérite, mais une simple hypérémie terminée par supersécrétion (178. D. ζ), en un mot, une entérorrhée. Voir, à cet égard, pour de plus amples développemens, ma thèse *Des purgatifs* (pag. 32-4).

Je ne viens de citer que des entérorrhées aiguës. Est-ce à dire que nous méconnaissions la possibilité de l'entérorrhée chronique? Non pas, certes. Mais il faut l'avouer franchement: quoique, dans la théorie et à un point de vue général, l'entérorrhée chronique doive être proclamée comme une espèce réelle, quoique l'analogie nous commande de croire et de professer que l'entérite chronique, par exemple, doit, comme toute autre phlegmasie muqueuse, dégénérer nombre de fois en un flux catarrhal; néanmoins, dans la pratique, et en prenant chaque cas en particulier, nous n'avons jamais droit d'affirmer que, chez tel ou tel individu atteint d'une diarrhée séreuse ou glaireuse depuis un temps fort long, il n'y a qu'une entérorrhée simple et pas d'entérite.

Ainsi donc, en fait d'entérorrhée, nous voyons précisément le contraire de ce que nous avons vu en fait de gastrorrhée. Tandis que la gastrorrhée chronique est la seule qui puisse quelquefois être diagnostiquée avec assurance, et que la gastrorrhée aiguë est infailliblement méconnue, ce sont, au rebours de cela, les entérorrhées aiguës, et non pas les chroniques, qui parfois se révèlent un peu distinctement à l'observation clinique. Et voici, je crois, la raison de cette différence. C'est que, d'une part, la supersécrétion gastrique, dans un mode aigu, ne peut guère avoir de moyen terme entre les deux cas qui suivent : ou bien elle sera trop peu de chose pour ne point passer inaperçue, sans vomissemens ni vomituritions, en un mot, sans que l'estomac ait besoin

de se débarrasser autrement que par la voie du pylore, et qu'en accomplissant les mouvemens naturels de péristole : ou bien elle se produira dans un haut degré d'intensité et avec une vive irritation, de manière à entraîner des vomissemens pénibles, et à présenter toutes les apparences d'une gastrite. Et, d'autre part, en présence même de ces diarrhées interminables qui se perpétuent sans compromettre gravement la santé, l'hypothèse d'une entérite chronique, d'une inflammation opiniâtrément fixée sur quelque portion de la longue étendue de l'intestin, est une hypothèse toujours plus admissible que ne le serait celle d'une gastrite chronique dans le cas où, malgré une évacuation quotidienne de glaires stomacales en grande abondance, la digestion et la santé générale se maintiennent en assez bon état.

Quoi qu'il en soit, et pour récapituler en peu de mots l'histoire de l'entérorrhée, voici donc les principaux symptômes par lesquels une semblable affection peut se montrer caractérisée : — Selles liquides plus ou moins répétées, plus ou moins copieuses, formées par des glaires ou par une sorte de sérosité sale et fétide, ou bien seulement, dans les cas légers, par des matières stercorales très délayées ; quelquefois, des coliques assez vives, surtout lorsqu'on tarde d'obéir au besoin d'exonération ; asthénie plus ou moins rapide à se produire, plus ou moins considérable et profonde, selon la rapidité même des déperditions, selon leur abondance, selon leur longue et interminable réitération. Quant aux causes principales de l'entérorrhée, c'est, pour les cas aigus, l'impression du froid et de l'humidité, ce sont les alimens indigestes et irritans, ce sont aussi les émotions morales très violentes; et, pour les cas chroniques, c'est l'entérite elle-même, se transformant à la longue, et dégénérant en une pure et simple habitude de supersécrétion.

Un mot de thérapeutique pour terminer. Dans le doute où nous pouvons être, où nous sommes le plus ordinairement, devant un malade donné, sur la question de savoir si c'est à une simple entérorrhée, ou bien à une entérite que nous avons affaire, il faut bien, en vérité, que nous prenions surtout pour boussole du traitement les indications fournies par les symptômes prédominans (114. E.), et par l'état des forces (114. C.). Y a-t-il pléthore, et surtout avec la pléthore y a-t-il des coliques fort douloureuses : débutons par des émissions sanguines. Y a-t-il prostration subite des forces avec une diarrhée excessive : n'hésitons pas à user de la médication stimulante, et tâchons à tout prix de supprimer la diarrhée par l'emploi des astringens et des opiacés, cachou, diascordium, etc., etc., médicamens déjà conseillés dans la thérapeutique de l'entérite (467. A. et C.). Y a-t-il un affaiblissement de longue date : sachons mettre à profit les moyens corroborans, de manière toutefois à ne point exciter un redoublement de diarrhée. Quant aux personnes, enfin, qui sont sujettes à éprouver facilement, par l'impression du froid et de l'humidité, une attaque d'entérorrhée, songeons à les mettre à l'abri d'un si fâcheux inconvénient par des précautions hygiéniques, telles que, par exemple, une ceinture de flanelle autour du ventre, etc., etc. M. Grisolle (*Op. cit.*, t. Ier, pag. 748) nous rapporte que, chez des individus qui, ayant les pieds toute la journée dans l'humidité, se trouvaient atteints d'une diarrhée interminable et rebelle, il a réussi, en leur conseillant tout simplement de porter des sabots, à obtenir une prompte guérison.

ARTICLE V.

CHOLÉRA VULGAIRE OU EUROPÉEN.

(Χολέρα, Hipp.)

982. *Bibliographie.* — PSEUDO-HIPP. — (Dans le livre V des *Épidémies.*) — 1° Cas d'un Athénien qui fut pris de choléra : traitement détestable, où figure l'ellébore. (Ed. Kuhn, t. III, p. 549.) — 2° Cas d'un nommé Eutychidès (*ibidem*, p. 576).

CELSE. — Lib. IV, c. I, sect, 6, *De intestinorum morbis*, — 1° *De cholerâ.*

ARÉTÉE. — Dans le IIe livre du *Traité des causes et des signes des maladies aiguës*, chap. 5 (Περὶ χολέρης).

SYDENHAM. — (*Observation. medic.*) Sect. IV, c. II, *Cholera-morbus anni* 1669.

GEOFFROY. — (Dans le *Dict. des sc. méd.*, — t. V, p. 143-8.) — Article *Choléra.*

CHAUFFARD. *Mémoire sur le choléra-morbus, et particulièrement sur l'emploi et l'action de l'opium dans cette maladie.* (Dans le *Journal général de médecine*, janvier 1829.)

DALMAS. — (Dans le *Répert.*, — t. VII, art. *Choléra.*) § I, *Du choléra en général* (p. 451-8).

FERRUS. — (Dans le *Répert.*, — *ibidem.*) § II, *Choléra sporadique* (p. 468-70).

PUCHELT. — (*De morbis tubi intestinalis.* Leipzig, 1841, in-8°. Livre formant le volume XIII du grand traité de Joseph Frank.) Cap. XV, *De cholerâ.*

983. *Définition.* — Suivant moi, je l'ai déjà dit à mes lecteurs, et e dois le répéter ici, le choléra vulgaire n'est rien autre chose qu'une gastro-entérorrhée suraiguë (968). C'est ainsi, du moins, que nous pouvons parfaitement le définir au point de vue de la nosographie organique, c'est-à-dire sous le rapport du vice matériel qui tient évidemment le principal rôle dans le drame morbide. C'est ainsi que nous

pouvons très bien réduire à une idée fort simple et fort naturelle la maladie si cruelle et si effrayante dont les nosographes symptomatistes tracèrent la définition complexe que voici : — Brusque et rapide apparition d'évacuations abondantes et continuelles par haut et par bas, complétement ou presque complétement aqueuses, avec prostration extrême des forces, avec certains symptômes des plus graves et des plus alarmans; coliques atroces; refroidissement glacial de la peau; cyanose, surtout prononcée au visage, ainsi qu'aux extrémités des membres; extinction de voix; pouls très petit, très faible, et parfois même absolument imperceptible; crampes opiniâtres, particulièrement aux mollets.

Si nous nous refusons à voir dans un tel ensemble de symptômes une des formes de la gastro-entérite, — si nous n'adhérons pas à cette doctrine que défendait Broussais, et que professent encore quelques auteurs aujourd'hui même, — c'est premièrement parce que les résultats négatifs des autopsies qui furent faites en pareille circonstance, et qui, généralement, montrèrent aux observateurs une muqueuse gastro-intestinale à peu près intacte, et plutôt décolorée et pâle que rouge et enflammée, ne laissent d'autre ressource aux partisans de ladite doctrine que d'invoquer la possibilité de la disparition des caractères anatomiques d'une inflammation, qui aurait duré trop peu, disent-ils, pour demeurer évidente sur le cadavre même par des empreintes, par des vestiges bien reconnaissables; c'est, en second lieu et surtout, parce que la rapidité des guérisons qui ont si fréquemment lieu en cas de choléra vulgaire ne me paraît pas conciliable avec l'hypothèse d'une inflammation. J'accorde bien volontiers qu'une inflammation violente et suraiguë puisse tuer en peu de jours, en quelques heures, sans laisser de caractères nécroscopiques, comme c'est, à mon avis, le cas de tant d'encéphalites aiguës (619. D.). Mais ce que je ne saurais accorder, c'est que, sur le vivant, une inflammation assez intense pour rendre la mort imminente disparaisse sur l'heure et comme par enchantement. Rappelons-le-nous bien, la délitescence n'est guère admissible que comme l'avortement d'un molimen inflammatoire, et non comme la terminaison d'une inflammation confirmée (281. A.). Eh bien donc, en admettant même, à la rigueur, je le concède, si l'on veut, qu'il y ait dans le choléra un molimen inflammatoire sur toute l'étendue de la muqueuse gastro-intestinale, toujours est-il que le résultat principal de ce molimen est la supersécrétion d'une humeur séreuse, que c'est là le phénomène capital de la maladie, et qu'il est plus exact de qualifier cette maladie de gastro-entérorrhée que de gastro-entérite, plus naturel de la classer dans la famille des flux que dans celle des inflammations.

Mais, nous dira-t-on, à ce compte, le choléra est bien moins un genre

de maladie véritablement à part que la combinaison des deux genres nosographiques qui viennent d'être examinés dans les articles précédens. Tous les matériaux de son histoire sont dans l'histoire de la gastrorrhée et de l'entérorrhée : toutes les règles de sa thérapeutique sont dans la thérapeutique même qui a été proposée et tracée à l'égard des deux flux ici en question. — Cela est rigoureusement vrai, répondrai-je. Toutefois, comme cette combinaison de la gastrorrhée et de l'entérorrhée constitue un ensemble symptomatique fort remarquable et fort sinistre qui, depuis un temps immémorial, avait frappé l'attention, et avait reçu un nom particulier que consacre une tradition multiséculaire et ininterrompue, j'ai cru à propos, d'après mes principes de fidélité et de soumission, en matière de nosographie, à ce que l'on peut appeler le consentement unanime des médecins (67. A.), j'ai cru à propos de conserver ici au choléra son nom et sa place à part.

Au surplus, je me bornerai ici, comme le titre même de l'article en a déjà averti les lecteurs, à considérer le choléra vulgaire, tel qu'il s'est montré de tout temps en Europe, sporadiquement, ou tout au plus à titre de petite épidémie ou épidémie catastatique. Le choléra pestilentiel, choléra épidémique proprement dit, choléra indien ou asiatique, ce grand fléau qui décimait il n'y a pas si longtemps encore les populations depuis les bords du Gange jusqu'à ceux du Mississipi, et qui fut pour la médecine du XIXe siècle un spectacle désespérant, mais profondément instructif, le choléra pestilentiel doit être regardé, telle est du moins mon intime conviction, comme une maladie essentiellement, radicalement distincte du choléra vulgaire. Quoique sous des apparences symptomatiques fort semblables à celui-ci, il avait assurément une tout autre nature. Comment méconnaître cela, rien qu'en considérant le degré incomparablement plus élevé de la léthalité, rien qu'en méditant sur le fait même de l'épidémie? Il y avait là quelque cause morbifique extraordinaire, θεῖόν τι d'Hippocrate, je ne sais quel empoisonnement occulte et miasmatique. Qu'il me suffise de poser ici mon opinion : je me réserve de la développer quand le moment sera venu, c'est-à-dire quand, dans le chapitre consacré aux grandes épidémies, en *Nosographie étiologique*, je devrai particulièrement jeter un coup d œil sur le choléra pestilentiel.

Encore un mot, et je termine ce préambule un peu long, mais où je n'insiste pourtant que sur des remarques essentielles. Si j'ai mieux aimé inscrire pour titre du présent article le terme de choléra vulgaire que celui de choléra sporadique, qui, aujourd'hui, il faut le dire, est beaucoup plus usité précisément dans le même sens, c'est parce que ce dernier terme n'est pas, à la lettre, rigoureusement vrai; c'est parce que le

choléra vulgaire, avec sa bénignité relative, avec sa facilité à guérir par l'administration de l'opium, avec ses conditions ordinaires d'invasion sous le coup évident d'une impression de froid, s'est quelquefois montré sur un assez bon nombre de personnes en même temps, non pas, je le répète, à titre de grande épidémie qui ravage et désole un continent, mais à titre de petite épidémie, et notamment de constitution automnale dans certaines localités, comme Sydenham, par exemple, le vit régner à Londres en 1669.

984. *Étymologie.* — Χολέρα vient de Χολή, bile. Est-ce à dire que les anciens aient eu particulièrement et uniquement en vue, sous un pareil terme, une maladie caractérisée par des vomissemens et des déjections abondantes de véritable bile? Est-ce à dire que leur choléra correspondît précisément, exclusivement, au cas qui va nous occuper dans l'article suivant, et qui mérite dans un sens propre et strict le nom de flux bilieux? Non pas, assurément. Les anciens avaient fort bien reconnu, et il ne fallait que des yeux pour cela, un choléra dont les évacuations consistaient entièrement ou principalement en un liquide d'apparence aqueuse ou séreuse : les descriptions qu'ils nous ont laissées sont à cet égard très nettes, très explicites. Voilà même pourquoi, par exemple, Alexandre de Tralles prétendait que le mot Χολέρα était un dérivé, non pas de Χολή, bile, mais de Χολάς, intestin : assertion où j'aperçois bien moins, il faut le dire, le philologue que le médecin. C'était là, en effet, déclarer formellement que le choléra est une affection du tube digestif, et non de l'appareil biliaire. Mais, après tout, qu'est-ce que le mot Χολάς, sinon un des nombreux dérivés du radical Χολή? Il est dû évidemment à la considération des rapports qu'a la bile avec l'intestin, où elle arrive par le canal cholédoque, et où elle s'amasse, se mêle au chyme, et concourt au grand œuvre de la digestion. Quant à ce qui concerne la véritable interprétation de l'étymologie du mot choléra, elle repose indubitablement sur les raisons que voici. Les anciens, dans leur humorisme tout hypothétique, ne se bornaient pas à voir la bile là où elle est et telle qu'elle est réellement, mais ils l'accusaient encore, en la supposant plus ou moins altérée, dénaturée, changée de couleur et d'aspect, pour un grand nombre de cas dans lesquels une matière âcre, ou censée telle, leur parut devoir être invoquée comme l'élément essentiel de la maladie, notamment en fait de maladies de l'appareil digestif. C'est dans de telles idées que le choléra dut être et fut considéré comme une affection de nature éminemment bilieuse.

985. *Synonymie.* — Choléra-morbus : par un accouplement assez bizarre d'un mot latin avec un mot grec, accouplement depuis longtemps consacré dans la latinité peu scrupuleuse de la médecine moderne.

— Trousse-galant : dans un langage vulgaire et vieilli, et qui ne convient plus du tout à la gravité de la science, mais qui ne laisse pas que d'avoir son mérite, et de peindre fort bien avec quelle rapidité le choléra peut abattre et faire passer de vie à trépas l'homme le plus robuste, comme un coup de foudre au milieu de la santé la plus florissante, et, pour continuer sur un ton familier en rapport avec le mot même dont il est question, la plus fringante et la plus gaillarde.

986. *Symptomatologie.* — A. J'ai déjà dit les symptômes principaux et caractéristiques du choléra, en expliquant et en commentant la définition même de cette maladie (983). Encore une fois, je le répète, le choléra peut éclater brusquement chez des personnes en pleine santé. Si l'invasion du mal a lieu peu de temps après le repas, les premiers vomissemens sont ceux de l'indigestion; ils rejettent les alimens déjà chymifiés ou non; parfois, on vomit une certaine quantité de bile jaune ou verte; mais toujours on finit par ne vomir, indépendamment des tisanes ou autres boissons, rien autre chose qu'un liquide séreux tout-à-fait semblable à celui qui flue par la voie des selles. Pareillement, la diarrhée commence par être stercorale, et parfois bilieuse; puis elle ne fournit plus qu'une sorte d'eau trouble, souvent peu ou point fétide, contenant ordinairement çà et là quelques grumeaux blanchâtres, et que beaucoup d'observateurs ont comparée à l'eau de riz. La quantité des évacuations est, dans certains cas, vraiment prodigieuse. Ce qui ne manque jamais de se montrer en semblable circonstance, ce sont les coliques tormineuses, l'abattement des forces, le refroidissement glacial des extrémités et de toute la surface cutanée; la soif brûlante, l'aphonie, la coloration violacée des lèvres, du visage, des mains et des pieds; la faiblesse extrême du pouls. Dans les cas les plus graves, le pouls fait complétement défaut, la sécrétion urinaire se trouve abolie, des crampes horriblement douloureuses se déclarent en diverses parties du corps, mais surtout aux mollets. Au milieu de cet affreux désordre, les malades, généralement du moins, ont leur connaissance pleine et entière : ni délire ni coma, voilà la règle.

B. Le choléra vulgaire se termine quelquefois par la mort; en vingt-quatre heures ou moins, il peut tuer l'homme le plus vigoureux. Mais, dans la plupart des cas, par bonheur, il se montre plus clément : après un ou deux jours, les évacuations cessent, et le malade recouvre peu à peu ses forces, revient à la santé, souvent même en fort peu de temps.

987. *Étiologie.* — Relisez l'étiologie de la gastrorrhée et de l'entérorrhée (979. G. — et 981). En somme, l'impression du froid dans un moment de mauvaise disposition, l'action des alimens indigestes, et, en général, de tous les *ingesta* de nature irritante, la suppression imprudente de

sécrétions habituelles, les émotions de terreur, voilà les quatre sortes de conditions qui paraissent singulièrement propres à occasionner le développement du choléra vulgaire. C'est en automne, saison où des soirées longues et fraîches succèdent aux chaleurs encore assez fortes de la journée, c'est en automne qu'on a vu le choléra vulgaire se multiplier à titre de petite épidémie. Ploucquet (*Literatura medica*, art. *Cholera*) cite, d'après la dissertation de je ne sais plus quel auteur, un cas où la suppression de la sueur des pieds dut être considérée comme la cause principale de la maladie. M. Grisolle (*Tr. élém. et prat. de path.*, t. I, p. 731) dit avoir observé, sur un médecin de l'Hôtel-Dieu, un choléra évidemment occasionné par la frayeur que ce médecin avait éprouvée par suite d'une chute.

988. *Diagnostic.* — Il n'y a là que peu ou point de difficulté. Car, de quoi s'agit-il, après tout? Non pas de distinguer, à travers les symptômes, un vice anatomique caché en dedans du corps, mais bien de constater, tout simplement, un certain ensemble de symptômes. Les maladies qui ressemblent le plus au choléra sont la dyssenterie et l'iléus. Mais, dans la dyssenterie, il n'y a pas de vomissemens, du moins en règle générale; et le caractère sub-hémorragique des selles est un signe aussi constant que décisif. Dans l'iléus, si les symptômes généraux sont parfois absolument les mêmes que dans le choléra, l'absence des évacuations alvines et la nature stercorale des vomissemens ne permettent pas de prendre le change.

989. *Pronostic.* — Il est toujours sérieux. Mais tant s'en faut qu'il doive être toujours désespérant. Loin de là. Si la maladie est prise à temps et convenablement traitée, la plus forte chance est pour la guérison. C'est là une de ces maladies que nous souhaitons au jeune praticien de rencontrer dans les débuts de sa carrière, une de ces maladies, veux-je dire, comme la pleuro-pneumonie, l'érysipèle facial avec délire symptomatique, la fièvre intermittente pernicieuse, etc., etc., qui, avec les apparences les plus alarmantes pour les gens du monde, mais avec de grandes chances d'une heureuse issue, peuvent merveilleusement servir à fonder et à consolider une réputation.

990. *Thérapeutique.* — Avant tout, les opiacés, et particulièrement, par exemple, le laudanum, administré tout à la fois en potions et en lavemens. Voilà la véritable ancre de salut. Voilà la ressource la plus efficace pour arrêter la supersécrétion de la muqueuse gastro-intestinale.

Accessoirement, la glace et la potion de Rivière, pour combattre les vomissemens.

Bains chauds, et même très chauds, moyen de révulsion employé dès l'antiquité, et qui fut, sans aucun doute, beaucoup plus utile que l'ellébore à cet Athénien dont j'ai fait mention ci-dessus d'après le livre V des *Épidémies* (982).

Sinapismes, frictions sèches ou avec des linimens stimulans, vésicatoires et autres moyens énergiques et prompts de révulsion cutanée.

Administrer les stimulans à l'intérieur, avec d'autant plus d'insistance que l'asthénie sera plus profonde.

Vin de Madère, de Chypre, de Malaga, etc.; éther sulfurique; essence de menthe; acétate d'ammoniaque, etc., etc.

ARTICLE VI.

FLUX BILIEUX.

991. *Bibliographie.* — SAUVAGES. — (*Nosologia methodica.*) Class. IX, *Fluxus*, gen. XVII, *Diarrhœa*, sp. 8, *D. biliosa.*

ALIBERT. — (*Nosol. natur.*) Famille II, *Entéroses*, genr. II, esp. 2, *Entérorrhée bilieuse.*

BOUISSON. — (*De la bile, de ses variétés physiologiques, de ses altérations morbides.* Montpellier, 1843, in-8°.) — Pag. 127-30 (*Augmentation de la quantité de bile*, ou POLYCHOLIE).

992. *Définition.* — Appelons *flux bilieux* une affection dont le principal caractère est de consister en évacuations plus ou moins abondantes de bile, soit par haut, soit par bas, soit par l'une et l'autre voie en même temps, de telle façon qu'on ait véritablement droit d'établir cette supposition-ci, à savoir, que, là, le phénomène essentiel et primordial est tout simplement un excès de sécrétion.

A Dieu ne plaise que nous dissimulions combien de doutes et d'obscurités entourent encore la question de la supersécrétion biliaire, et, comme on dit, de la polycholie! Certes, dans bien des cas, il se peut faire que cette supersécrétion, au lieu d'être idiopathique, se produise secondairement sous la dépendance d'une hépatite, d'une duodénite, d'une gastrite. C'est là une face de la vérité, mais non pas, comme on le professa dans l'école de Broussais, la vérité tout entière. Bien des fois aussi la supposition d'une supersécrétion idiopathique de la bile doit être une réalité, quoique, en prenant les cas un à un et isolément, il n'y en ait peut-être aucun où nous puissions affirmer la chose en toute certitude.

993. *Synonymie.* — Cholorrhée (*Cholorrhœa*), de Ploucquet (*Literatur. med.*, art. *Bilis*), et de quelques autres pathologistes. — Hypercholorrhée, de M. Piorry (*Traité de méd. prat.*, t. V, n. 8555-6).

994. *Symptomatologie.* — A. Assez ordinairement, un flux bilieux ne se manifeste qu'après le développement plus ou moins prononcé de